

présent mais il n'est pas toujours enfoui. On vit dans une zone grise, une vie sombre où on ne peut pas voir de lumière, une vie dans l'incapacité de trouver un espace de rire. Quand on se regarde, il y a une forme de dédoublement de la personnalité. On n'arrive pas à croire que c'est arrivé. On s'égare à imaginer que ça n'aurait pas dû se produire, que ça n'aurait pas pu se produire. Et puis non, la réalité revient au galop, brutale.

MICHEL. En mourant, l'enfant emporte sa vie mais il emporte l'envie de vie. C'est aussi la vie des autres qui est prise, une vie qui devient tellement différente.

MICHEL. *Pour lui-même.* C'est une vie derrière des barreaux, dans une prison mentale. Il y a eu un transfert de prison mentale, un donné pour un rendu. C'est la punition à perpétuité, le prix à payer pour la négligence, l'absence de prévention, l'abus de confiance.

LOUISE. Il y a quand même des moments où on doit pouvoir lâcher prise ?

MARIE. Il y a surtout un relâchement de l'envie. La perte d'intérêt pour toute chose. On n'a plus envie de se rendre heureux, on vit par automatisme, par honte. On finit par tout accepter. On se plonge dans la médiocrité du quotidien, sans ambition, on se fiche de tout, on s'en fiche. La vie par automatisme, c'est le cautère sur la plaie, sur les nerfs à vif. On entretient la suppuration. C'est le remède qui ne sert à rien.

LOUISE. Vous faites quand même certaines choses ?

MARIE. On va au cimetière, tous les jours de tous les week-ends, par tout temps, pour être avec lui, ne pas le laisser seul. Une sorte de combat contre le néant, une reconnaissance de soumission, un asservissement. Une tentative vaine d'évacuer la culpabilité, de se débarrasser de sa colère, de se montrer méprisable tel qu'on est. Se rendre au cimetière, c'est se poser la question de savoir qui cherche à sauver l'autre ou s'il s'agit finalement de chuter ensemble. La pierre tombale est un lieu de parole et de perdition. C'est très ambivalent.

CORNELIUS. Quand je vous entends, je pense à ces patients atteints de cancer qui ne veulent pas être soignés. Le sort s'est trop acharné sur eux, ils ne veulent plus être sauvés. Ils lâchent prise. Je me demande quelles sont les statistiques pour ces cas ?

MICHEL. *Pour lui-même.* Nous ne sommes pas des statistiques. On s'est juste transformé en point singulier, une anomalie dans la matrice, marqué au fer rouge.

MICHEL. Tu veux nous sauver ?

CORNELIUS. Vous devez faire face, évidemment. Mais vous n'y êtes pour rien. Ce qui est arrivé, c'est au-delà de ce que vous pouviez faire. Bien sûr, il faut conserver la mémoire mais la vie continue, on n'y peut rien. Il faut continuer à vivre, vivre avec les autres.

MICHEL. Tu as raison, c'est la relation avec les autres qui compte. C'est d'ailleurs elle qui pose problème.

CORNELIUS. C'est-à-dire ?

MICHEL. Regarde ce qui vient de se passer. On aurait dû échanger gaiement, passer une bonne soirée, pleine de légèreté, pleine de futilité. Se raconter ses galères de boulot, s'enrichir de regards croisés, plaisanter, refaire le monde, dauber sur le président, sur son tropisme à déstructurer tous les corps intermédiaires ainsi que les services publics pour que les individus se retrouvent responsables de leur sort, seuls dans l'arène, piégés par l'État et toutes les sociétés privées qui vont s'y substituer et qui sauront intelligemment les dépecer. Un travail méthodique de pur néo-libéralisme avec en plus un discours d'accompagnement aux antipodes des faits. La double peine.

Et ce n'est pas possible car à un moment on ne maîtrise pas ce qui est dit dans une conversation. On ne peut s'empêcher de basculer dans une ambiance lourde, pesante. Personne ne sait plus ce qu'il faut dire. Tout le monde est gêné, plombé. Je me rappelle qu'au début, j'avais encore le courage de me lever de table, quitter la pièce, pour ne pas entendre les horreurs qui allaient être dites, pour ne plus entendre les horreurs qui avaient été dites. Je n'ai même plus ce courage maintenant.

MARIE. J'ai toujours eu l'impression que de parler de notre vie, c'est aussi difficile que de faire un coming out. Il faut du courage pour affronter le regard des autres, se montrer tel